

lons-nous devenir si les esprits se mettent à voler dans la nuit ?...

Epouvanté, maître Caton fit quelques pas sur la pointe des pieds, écoutant et regardant autour de lui avec anxiété, pour saisir les moindres vestiges de l'apparition qu'il redoutait ; enfin, rassuré par le silence profond de la forêt, il reprit son monologue :

—Bah ! les esprits restent chez eux par de semblables nuits. Qui parle de peur, ici ? Caton n'a jamais connu ce vil défaut. —Ah ! ah ! Seigneur, bon Dieu ! Je suis piqué par un serpent à sonnettes !

Le sentier qu'il suivait était effectivement redouté, à cause de la quantité de ces reptiles qui le fréquentaient.

Le pauvre nègre saisit son pied à deux mains, et sautilla sur son autre jambe tout en continuant ses lamentations.

—Je suis mort ! je suis tué ! je ne reverrai plus Massa Dudley ! c'est fini ; il ne me reste plus qu'à me coucher pour attendre le grand sommeil. —Maudit serpent ! va ! ne pouvais-tu en piquer un autre ! Te voilà bien avancé maintenant ! Seigneur ! je vous prie, recevez mon âme ! Quel malheur de mourir ainsi ! Damné reptile, feu et flamme sur toi ! Mon pauvre pied, tout délicat, me semble lourd comme du plomb ! Maudit serpent ! à quoi ça te sert-il de m'avoir piqué ? —Mon Dieu, recevez mon âme.

Et, las d'aller à cloche pied, l'infortuné Caton se laissa rouler par terre en redoublant ses plaintes.

—Aussi, qu'allais-je faire dans ce sentier tout infesté de serpents ? Eh ! pourquoi m'attendaient-ils au passage ? Le diable les emporte ! Ah ! si sa queue, plutôt que sa tête, s'était trouvée sous mon talon ! voilà que c'en est fait de Caton ! N'aurait-il pas mieux valu que je réussisse à sauver Massa Dudley ! Malédiction sur ce serpent traître ! Allons ! voici la mort qui vient.

Étendu sur le dos, tenant toujours son pied à deux mains, Caton attendit en silence l'arrivée de l'Ange sombre. Mais, le sinistre faucheur se faisant attendre considérablement, Caton recommença ses doléances.

—Seigneur ! Et dire que cette jambe ne sera plus bonne à rien, pas même à faire les commissions de Miss Lucy ! ah ! coquin de reptile ! que n'a-t-il piqué quelque autre !

Tout en parlant ainsi, fatigué de tenir son pied dans ses deux mains, Caton l'avait lâché sans s'en apercevoir : un bruit furtif dans les broussailles l'ayant effrayé, il se leva d'un bond, et retomba sur ses deux pieds.

Son étonnement fut prodigieux.

—Seigneur ! Bon Dieu du ciel ! dit-il en se tâtant ; quelle est donc la jambe piquée ? Seraient-elles toutes deux malades ?

Il soumit toute sa personne à un minutieux examen, sans parvenir à retrouver la blessure mortelle.

—Mais, donc ! conclut-il, le serpent... ni l'une ni l'autre... ah ! c'est trop fort ! cherchons ce reptile scélérat.

Ses recherches aboutirent à une branche épineuse de ronces. Dès lors il fut fixé :

—Yah ! Yah ! Caton est un drôle de petit 'fou... drôle-de-po-tit-fou ! Chantonna-t-il en reprenant sa course d'un pas accéléré.

Il y avait plus de deux milles à franchir pour arriver à la block-house : Caton les dévora en cinq minutes.

En approchant de l'édifice solitaire, il se mit à ramper à la manière indienne, et ne se releva qu'après avoir vérifié, en faisant le tour, l'absence complète de tout témoin suspect.

Alors il se dirigea résolument vers la porte, sortit de sa poche une énorme clef, l'introduisit fort adroitement dans la serrure, fit manœuvrer ce formidable engin, et tira de toutes ses forces. Le succès dépassa ses espérances, car la lourde porte s'ouvrit brusquement et il y eût une si rude rencontre entre elle et le crâne du nègre, que ce dernier en fut étourdi un moment.

Mais cette fois il se montra courageux ; après avoir caressé sa chevelure crépue, il entra lestement dans la forteresse et referma la porte sur lui.

Deux mots d'explication feront facilement comprendre comment une clef de la prison se trouvait au pouvoir de Caton.

La forteresse avait été bâtie à une époque où Sedley, avec deux ou trois familles d'émigrants, formait toute la population du village futur. Le vieux négociant, pour compléter le système de défense, fit venir de New-Orléans une serrure gigantesque et l'adapta à la robuste porte.

L'artiste, auteur de la serrure, l'avait munie de deux clefs qu'il avait envoyées avec elle. L'une de ces clefs avait été rangée précieusement par Sedley et complètement oubliée par lui ainsi que par tous ses concitoyens.

Il fallut la captivité de Dudley pour rappeler cette bienheureuse clef au souvenir du vieillard : combien alors, il bénit l'oubli dans lequel il l'avait laissée ! l'évasion du cher prisonnier fut dès lors préparée avec tous les soins imaginables. En attendant, on communiquait avec lui, on le tenait au courant des résolutions prises, on recevait ses instructions.

Cette fois, la conférence fut longue : Caton ressortit d'un air affairé et ne fit qu'un saut jusqu'au cottage. Là, il y eût de nouveaux pourparlers entre lui, Sedley et Lucy.

Enfin, le vieillard et sa nièce allèrent se coucher ; Caton, seul, après avoir fait de mystérieux préparatifs, sortit de nouveau chargé d'un énorme paquet, et disparut dans la direction du fleuve. Toute la nuit, l'infatigable nègre fut sur pied, allant et venant, emportant à chaque voyage de volumineux colis qu'il prenait dans le cottage.

Le jour venu, Lucy se leva avec précipitation, réunit dans un coffre léger les menus objets servant à sa toilette, les tableaux de famille qui ornaient sa chambre, et les livres qui composaient sa petite bibliothèque.

Cet emballage fait, il ne restait plus rien dans la maison ; Caton avait déménagé pendant la nuit tout le mobilier que Sedley lui préparait au fur et à mesure.

Ensuite Lucy jeta un long regard sur cette petite chambre où elle avait passé son heureuse et tranquille enfance ; sur ce jardin qu'elle avait orné avec tant de soins ; cueillit quelques fleurs ; murmura une prière ; et, précédée par Caton qui portait les bagages, elle s'enfonça résolument dans les profondeurs de la forêt.

Sedley était parti à cheval avant les premières lueurs de l'aurore.

X

EMOTIONS

La nuit suivante, alors que tout dans la nature était silencieux comme dans une tombe, vers trois heures du matin, une ombre noire se glissa dans les broussailles entourant la Block-House.

Cette ombre n'était autre que maître Caton qui venait faire une dernière visite à Dudley.

Après avoir ouvert la porte avec précaution, il se trouva en face du jeune prisonnier qui, revêtu d'un costume complet de batelier, pistolets à la ceinture, hache au côté, un grand aviron sur l'épaule, attendait le nègre avec une certaine impatience.

—Oh ! Massa Dudley ! comme vous êtes ressemblant ! s'écria le moricaud en apercevant le jeune homme ; ah ! Miss Lucy est aussi habile que le tailleur du village ; vous a-t-elle fait là de beaux habits ! yah ! yah ! je crois voir Pad le batelier.

—Plus bas, innocent ! et pas tant de paroles ; tu vois bien que le temps presse. Dans une heure il fera jour, et ce nigaud de Perkins qu'on m'a donné pour geôlier, viendra visiter les lieux, en m'apportant une affreuse pitance pour la journée. Voyons, as-tu dans ta poche un briquet en bon état et de l'amadou bien sec ?

—Oui, voilà, Massa Dudley.

—Bien ; et des mèches soufrées, en as-tu fait de nouvelles ? celles que tu m'avais apportées sont humides, elles ne brûleraient pas bien.

—Oh ! Massa Dudley ! quelle mauvaise tête a Caton ! j'ai oublié... ! faut-il que je coure en chercher !